

# *pour* Sartre

Il y a vingt ans, on n'aurait pas donné grand-chose de la philosophie de Sartre. En gros, on distinguait trois ou quatre strates de sartriens, et surtout d'a-sartriens. Ceux qui le suivaient depuis *Les Temps Modernes*, avec des heurts, des brouilles et des réconciliations, mais une sorte de vivre-avec qui fonctionnait. Merleau-Ponty, Lanzmann, Pouillon, Pontalis. Et, d'abord, Simone de Beauvoir.

Puis ceux qui s'étaient frottés à lui lors de telle ou telle circonstance : par exemple, pour Michel-Antoine Burnier, la dissolution de l'Union des Etudiants Communistes par la direction stalinienne du Parti, puis Mai 1968. La rupture de Sartre avec le communisme, et son rapprochement avec les maos, furent déterminants : exeunt Michel-Antoine Burnier et ses amis.

Voulaient sa mort : la cohorte des communistes, les enfants de Kanapa, de Garaudy et de Lefebvre, bons apôtres reconvertis dans l'anti-stalinisme, ou patrouillant au Père Lachaise.

Jean-Paul Sartre  
photographié  
en 1939 par  
Gisèle Freund.

(suite page 20)

Un peu à tous les instants, haïssaient Sartre, pour telle ou telle raison : Jean Dutourd ou Gabriel Marcel, telle maîtresse larguée, ou ce personnage de « privé » énigmatique, mandaté par qui (?), dont la seule ambition était de prouver, contre toute évidence, que Sartre avait été collaborateur. Ce personnage répondait à un double prénom, Gilbert Joseph, et a disparu depuis. Beaucoup des ennemis de Sartre le devinrent parce que, persuadés qu'à se frotter à lui ils en retireraient un peu d'or ou de réputation, ils furent déçus.

Et puis, parce que Sartre n'était jamais où on l'attendait. Il avait été, il était de toutes les bagarres, philosophiques ou politiques, en avant dans la condamnation des tanks de Budapest et la dénonciation de la torture en Algérie, le soutien aux Black Panthers et l'apologie de Cuba, Pierre Overney ou l'affaire de Bruay. Il était parfois à côté de ses pompes, mais il y était.

Et puis Sartre mourut, et disparut. On crut que le structuralisme avait définitivement démodé l'existentialisme considéré comme un humanisme honteux, en oubliant de voir ce que l'ébranlement du sujet devait à *La Nausée* et à *L'Être et le Néant*. L'antagonisme Foucault-Sartre était plus subtil, moins antagonique qu'il n'y paraissait, et que chacun des deux le faisait croire, Lacan devait plus à Sartre qu'on ne le croyait.

Longtemps on a cru l'affaire résolue avec cette formule, qu'on prêtait à Jean Daniel – et je crois bien que c'est le cas : « Vaut-il mieux avoir tort avec Sartre ou raison avec Camus (ou avec Aron) » ? Depuis quelque temps, certains philosophes ont compris que la question était mal formulée.

Michel-Antoine Burnier, dans son *Adieu à Sartre* (éd. Plon), dirait peut-être : Vaut-il mieux avoir tort avec Sartre ou raison avec Michel-Antoine Burnier ? C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas d'un intérêt foudroyant.

En fait la question que posent, aujourd'hui, Philippe Petit dans *La Cause de Sartre* (éd. PUF), et, au premier chef, Bernard-Henri Lévy dans *Le Siècle de Sartre* (éd. Grasset), est la suivante : Vaut-il mieux avoir raison avec Sartre ou tort avec Aron, et Camus ? Raison avec une œuvre riche, en perpétuelle invention, en perpétuelle rupture, que tort avec des œuvres pauvres, fermées sur elles-mêmes dans une sorte de perfection « classique » stérile ?

Et cette question, c'est la vraie question philosophique. Sans entendre par « philosophie » cette tambouille de bons sentiments saupoudrés de kantisme, touillés dans un athanor de comptoir par un alchimiste de rencontre, et relayée par ce que l'université fait de plus plat depuis Ravaisson (je prends Ravaisson par hasard, on pourrait dire Lachelier ou *aliquem ejusdem farinae*). Il n'est désormais plus question de posture, de biographie, de médiatisation. Mais de philosophie, dont Sartre justement disait que c'était une discipline, et une discipline difficile.

Cette lecture par ruptures, c'est la découverte que la philosophie sartrienne, les philosophies, serait-on tenté de dire, l'emportent en invention, en richesse, en efficacité successives sur une philosophie de l'histoire figée, définitive, qui serait, en gros, celle de Hegel. Mais il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas de philosophies successives, l'une chassant l'autre, mais que chacune recouvre partiellement la suivante, la précédente. C'est par ces ruptures hachurées que Sartre construit une philosophie qui tient.

**R**upture avec Bergson et avec Gide, à cheval sur le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles (et Lévy a une très juste analyse de l'importance de Gide, contemporain capital selon Rouveyre), rupture avec l'individualisme a-humaniste pour gagner le refuge plus douillet du groupe, si douillet qu'on y étouffe, rupture, à nouveau, pour se rapprocher des maos et d'une sorte de naturalisme populaire, anarchiste et volontairement rétréci intellectuellement. Rupture enfin, au profit d'une pensée qui lui serait prêtée par Benny Lévy, judaïsme métaphysique, mais athée, qui fit scandale chez les sartriens – ils dénoncèrent le rapt de vieillard – mais où Bernard-Henri Lévy voit la jeunesse et l'invention d'un homme qui, une fois de plus, trouvait autre chose, une autre chose précisément en rupture, et cette rupture, ce rebond radical faisait scandale. Malheureusement, la mort venait tuer dans l'œuf cette nouvelle période, sans qu'on puisse savoir s'il en serait sorti autre chose. Peut-être une nouvelle rupture ?

Pourtant une continuité, au moins dans les deux dernières périodes, la poursuite obstinée de l'écriture du Flaubert, cet *Idiot de la famille* qui semble poser problème, dont les exégètes parlent peu, avec réticence, comme s'ils ne l'avaient pas lu, ou feignaient d'en être intimidés. Et qui, tout simplement, si l'on ose dire, me semble affirmer que littérature et philosophie sont sur la même rive, et que, de rupture en rupture, il y a une « dynamique Sartre » unitaire, qui n'a rien à voir, certes, avec la tyrannie de l'histoire hégélienne. Mais qui serait de l'ordre de l'esthétique.

L'essai de Bernard-Henri Lévy est extraordinairement intelligent, plaisant, euphorisant, parce qu'enthousiaste. Et, pour quiconque a toujours tenu Sartre pour l'un des très grands esprits de ce temps, avec Gide justement, l'expression d'une reconnaissance (hégélienne ?) sans réticence. Qu'on soit plus ou moins d'accord avec tel ou tel point – la légitimité de la dérive de *Pouvoir et Liberté*, cet rapprochement d'un Dieu possible contre lequel Sartre s'est pourtant toujours élevé –, n'a finalement que peu d'importance.

Deleuze disait de Sartre : mon maître (et là, sans trace de hégélianisme). Nous pouvons, sans risquer de nous tromper, dire la même chose.

Jean-Jacques Brochier

1. Avec André Gide à Pontigny en 1945.

2. Rencontre avec Fidel Castro en 1960 à La Havane. Simone de Beauvoir est à ses côtés.

3. Avec Daniel Cohn-Bendit, lors d'une conférence de presse, à Stuttgart en 1974. Sartre vient de rencontrer en prison Andreas Baader, le leader de la Rote Armee Fraktion, qu'on devait trouver suicidé dans sa cellule quelque temps après.

4. Entre André Glucksmann et Raymond Aron, à la sortie de l'Élysée en 1979, pour la défense des boat-people.

# Une philosophie par ruptures

Propos recueillis par Jean-Jacques Brochier

**C'est par une succession de ruptures que Sartre a construit sa philosophie. Sartre théoricien de l'individualisme, Sartre intellectuel engagé, Sartre découvrant le judaïsme : trois figures que Bernard-Henri Lévy restitue dans un essai enthousiaste.**

– Jean-Jacques Brochier. *Est-ce un héritage althusserien, que cette découpe ? Althusser découpait Marx en deux, vous découpez Sartre en trois.*

– Bernard-Henri Lévy. La différence avec le partage althusserien c'est que, pour moi, les Sartre ne se succèdent pas. Ils cohabitent. Ils se superposent. C'est comme des foyers d'émission, différents mais contemporains. Dans la pire période compagnon de route de Sartre, quand il ne rêve que de groupes en fusion ou de justice populaire, il y a tout à coup des éclairs de liberté, des moments d'individualisme absolu ou bien des moments où il n'y a plus que la littérature, le « Flaubert », qui compte. Et puis, à l'inverse, dans ce que j'appelle le « bon » Sartre, dans ses textes d'inspiration nietzschéenne ou stendhalienne, dans les moments où il est ce pur écrivain, ivre de sa propre singularité, il y a, soudain, comme des prémonitions brèves du Sartre totalitaire des années 50 ou 60. Deux Sartre, donc. Trois, même, si l'on compte celui de la fin. Mais, tout cela incroyablement mêlé, presque indissociable parfois.

– *La première coupure, pour Sartre, date d'après la guerre. Mais l'origine en serait la découverte des autres, grâce à l'expérience du stalag, pendant la guerre.*

– C'est ça, oui. Mais une expérience qui, encore une fois, se déploie dans la durée et tarde à produire ses effets. Vous avez, en gros, un premier Sartre, celui de *La Nausée* et de *L'Être et le Néant*, qui a une sainte horreur de tout ce qui peut ressembler à une com-

munauté. Ce premier Sartre parle déjà, par exemple, des groupes en fusion. Il le fait, notamment, dans le petit texte magnifique qui s'appelle « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? ». Sauf que, en ce temps-là, le groupe en fusion est assimilé à la meute et le modèle de la meute, le régime même de la foule ameutée, c'est le lynch antisémite. Et puis vous avez, donc, cette affaire du stalag où Sartre découvre soudain le bonheur, que dis-je ? l'ivresse ou la jouissance de la fusion communautaire. C'est si lourd d'être un individu, semble dire ce second Sartre. C'est si difficile. Et c'est si merveilleux, en revanche, d'abolir sa volonté propre, d'abdiquer sa propre singularité sur l'autel de la communauté fusionnelle. Il y a, dans ces textes-ci, toute une dimension que l'on dirait quasiment religieuse. Il y a aussi, à l'évidence, des connotations homosexuelles. L'enjeu c'est la liquidation de cet individualisme dont il était, avant cela, l'intraitable théoricien. Mais, encore une fois, attention : la frontière n'est pas chronologique ; prenez un livre comme *Qu'est-ce que la littérature ?* qui est l'un des textes sartriens les plus diffamés et qui participe pourtant, à mes yeux, du Sartre première manière.

– *Qu'est-ce que la littérature ?, pour tous les exégètes de Sartre, c'est le début de l'engagement, de l'embrigadement. Alors que votre lecture en fait un livre sur la liberté de la littérature.*

– Evidemment. Il a fallu toute la mauvaise foi des exégètes pour y voir ce manuel de la littérature à la botte. Ce que dit ce livre c'est deux choses. Primo, les écrivains doivent écrire sur leur époque et pour elle ; ils doivent prendre à bras le corps l'époque où il leur est donné de vivre, et tant pis pour les théoriciens d'un art désincarné, abstrait. Secundo, la littérature c'est comme les bananes, ça se consomme tout de suite, dans l'instant – et tant pis pour ceux qui se nourrissent encore des mirages d'une hypothétique immortalité des textes. *Qu'est-ce que la littérature ?* n'est pas un livre politique. C'est un livre contre l'idée de postérité.

– *Quand avez-vous lu, réellement, L'Être et le Néant ?*

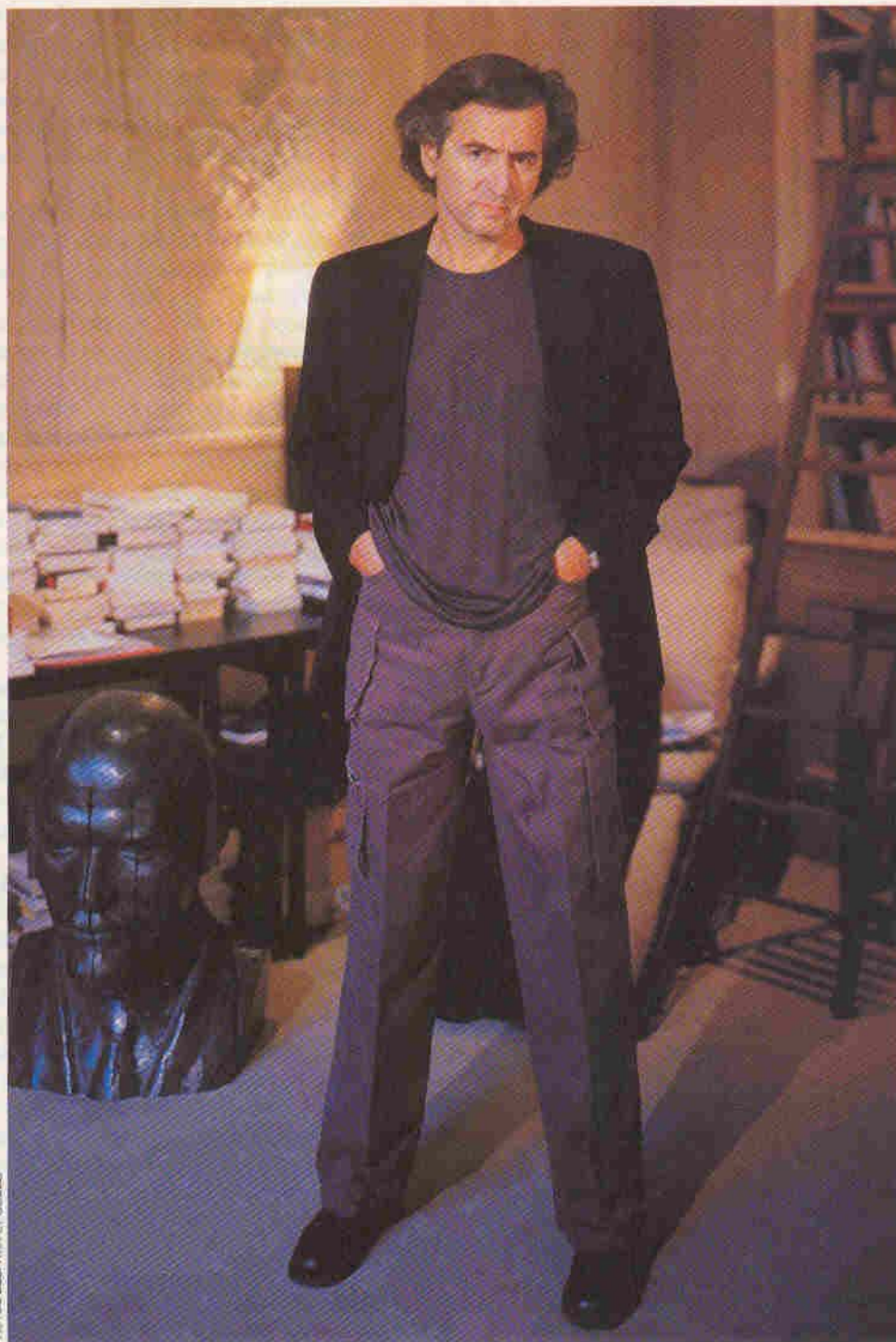
– Réellement ? Pour être honnête, quand j'ai commencé à travailler à ce livre. Il y a quatre ou cinq

**Le Siècle de Sartre**

Bernard-Henri

Lévy.

Ed. Grasset, 148 F.



PHOTOS DESPÂTIN ET GOBELI

Bernard-Henri Lévy photographié pour le *Magazine littéraire* par Despâtin et Gobeli.

ans. J'appartiens à une génération qui, quoi qu'elle en dise, avait fait l'économie de Sartre car la modernité, pour elle, s'appelait Foucault, Althusser, Lacan — autant d'auteurs qui s'étaient littéralement construits sur l'évitement du massif Sartre ou à la faveur d'un tir de barrage contre lui. Les gens qui avaient vingt ans à la fin des années 60 ne lisaient guère Sartre. Ils avaient de lui l'image d'un vieil intellectuel humaniste, enfermé dans une philosophie désuète que la

**« J'appartiens à une génération qui avait fait l'économie de Sartre car la modernité, pour elle, s'appelait Foucault, Althusser, Lacan. »**

radicalité structuraliste renvoyait aux oubliettes de l'Histoire. Quelle n'a pas été ma surprise quand j'ai finalement découvert que cette « pensée 68 », cette pensée structurale, n'était pas antagonique, loin s'en faut, de la pensée sartrienne. Exemple, l'antihumanisme. C'était le grand thème des années 60, or c'est, déjà, tout le thème de *La Nausée*. La théorie moderne du sujet, l'image du sujet sans identité ni stabilité, la grande intuition deleuzienne du sujet éclaté, constitué d'une multitude d'éclats, d'écclités, tout cela se trouve déjà dans le fameux article sur l'intentionnalité, puis dans *L'Être et le Néant*. Quel malentendu ! Que de temps perdu ! Et quelle incroyable injustice faite à un penseur qui avait donc préfiguré l'essentiel de ce que la génération de nos maîtres avait prétendu découvrir...

— *En ce qui concerne Deleuze, dans le petit livre que j'ai écrit sur Le jour où Sartre a refusé le Nobel, j'ai fait le tour de la presse de l'époque. Ignoble. Les deux thèmes : pourquoi est-ce lui, et pas moi, qui a eu le prix ? Et : s'il le refuse, nous n'avons plus aucune chance de voir*

*un auteur français l'avoir de sitôt, et surtout pas nous. Alors qu'on faisait à ce rat visqueux l'honneur de représenter la France ! Le seul qui ait fait un article superbe, dans Arts, hebdomadaire qui n'était certes pas favorable à Sartre, fut Deleuze, qui intitula son papier : Sartre, mon maître.*

— C'est aussi l'histoire de Michel Tournier racontant dans *Le Vent Paraclet* comment la petite bande dora



**« La grande émotion philosophique de Sartre reste la lecture de Husserl. »**

il faisait partie avec Deleuze, sartrienne jusqu'au bout des ongles, fut hébétée de tristesse lorsque Sartre, après la guerre, prononça sa fameuse conférence : « L'existentialisme est un humanisme ». Évident, donc, pour Deleuze. Mais même chose pour Foucault. Même chose encore pour Lacan avec lequel Sartre a, comme vous le savez, un vrai lien. Mille allusions dans leurs textes respectifs, mille hommages croisés. Sans parler des citations implicites, des clins d'œil. *Le Stade du miroir* et *L'Imaginaire* paraissent la même année.

– *La première critique de la thèse de Lacan, est de Nizan. Et Sartre et Lacan se connaissaient bien. Voir par exemple la photo, chez Leiris, des acteurs du Désir attrapé par la queue, de Picasso. Vous faites un peu le même travail sur les structuralistes par rapport à Sartre que Sartre par rapport à Gide. Gide qui disait : si on me lit bien, on verra que bien des choses que dit Sartre, je les avais dites avant lui. Et votre travail reconnaît l'importance capitale de Gide.*

– Gide et Bergson. Sartre vient de là. Ce fut la grande affaire de la philosophie au XX<sup>e</sup> siècle : sortir du bergsonisme. Et celle de la littérature : sortir du gidisme. Sartre, en ce sens aussi, est notre homme-siècle. Le résumé du siècle. Son incarnation absolue. Tout son travail, comme tout le travail du siècle lui-même, fut de triompher de ce corps à corps avec le double corps de Gide et de Bergson.

– *Mais Sartre lit les deux de manière sauvage, pillarde. Il prend ce qui l'arrange. Comme il le fera chez Husserl ou Heidegger.*

– Chez Husserl plus que chez Heidegger. Car il ne faut pas s'y tromper. Sa grande émotion philosophique reste quand même la lecture de Husserl. Il lit Heidegger, bien entendu. Mais de façon beaucoup plus superficielle, et en assumant le risque du malentendu. Alors qu'il lit, en revanche, Husserl. Il le lit vraiment. Il se sature littéralement de phénoménologie. Jusqu'au bout, quels que soient ses avatars, il restera cet husserlien impénitent.

– *Pour expliquer la coupure entre le premier et le second Sartre, vous dites : c'était trop lourd pour lui. C'est une interprétation psychologisante (et l'on sait ce que Sartre pensait de la psychologie !) Sartre, au faite de sa gloire, aurait brusquement l'idée que la philosophie du sujet, de l'individu, est trop lourde à tenir à bout de bras, et qu'il faut se fondre dans un groupe ?*

– Ce n'est pas de la psychologie, c'est de la métaphysique. Et c'est une métaphysique qui va très au-delà du seul cas de Sartre puisqu'elle concerne aussi bien Aragon, Barbusse, Romain Rolland, Malraux quand il devient nationaliste, Drieu quand il devient fasciste, bref la plupart des grands intellectuels du XX<sup>e</sup> siècle. Quelle est l'idée ? Que l'individu

ne vaut rien. Que la seule loi qui vaille est la loi du réel et des choses. Qu'il y a un « propre » de l'homme et que ce « propre » consiste à se fondre dans un groupe, une communauté, une collectivité historique. – *En même temps un type comme Merleau-Ponty, qui subit plus tôt que Sartre cette évolution, plus tôt que lui comprend et se tire.*

– Oui, il s'en tire. Comme Camus, qui s'en était tiré bien plus tôt encore. Mais avec des œuvres qui sont, pour l'un comme pour l'autre, sans commune mesure avec celles des écrivains que je viens de citer et avec celle, notamment, de Sartre. Bizarrement, les écrivains que cette logique a épargnés ont écrit des œuvres fortes, belles, mais plus pauvres. Alors que Aragon, Malraux, Céline ou, bien sûr, Sartre sont ceux qui ont vécu jusqu'au vertige cet engrenage métaphysique : or ce sont aussi ceux qui ont donné les œuvres les plus puissantes. Merleau-Ponty, c'est bien, mais c'est sans commune mesure avec *La Critique de la raison dialectique*. Quant à Camus, Dieu sait s'il a bercé mon adolescence et même mon âge d'homme, mais *L'Étranger*, quoi qu'on en dise, est tout de même très loin de *La Nausée* et même des *Chemins de la liberté*.

– *Le Siècle de Sartre a ceci de particulièrement intéressant, et original, qu'il considère Sartre comme philosophe, et du point de vue de la philosophie. Et vous marquez que l'obstacle, infranchissable, pour Sartre, a été Hegel et le hégélianisme. Il a essayé de défoncer le mur Hegel, et s'y est brisé la tête.*

– Le mur Hegel, oui, c'est le mot. Les philosophes du XX<sup>e</sup> siècle ont tous buté sur ce formidable mur d'enceinte que Hegel avait prétendu dresser autour de la philosophie et de l'Histoire. Est-ce que, vraiment, l'Histoire est finie ? Est-ce que l'aventure philosophique est close ? Ce sont les deux questions qu'ils se sont tous posées avec des anxiétés, ou des ferveurs, diverses. Et vous avez toute une catégorie de philosophes que j'appelle les « juifs de Hegel » et qui ont dit, en gros : « Non, non, Hegel ne peut pas avoir le dernier mot ; il ne peut pas être dit que l'Histoire et la philosophie sont achevées ; il est impensable, il serait inadmissible, qu'un messie nommé Hegel puisse se targuer d'avoir coupé l'Histoire en deux et de nous avoir fait entrer dans le dimanche éternel de l'après-Histoire ». C'est, en gros, le discours de Bataille et d'Adorno. C'est celui de Franz Rosenzweig. C'est, d'une certaine manière, celui de Bergson lui-même. Mais le plus brillant de ces « juifs de Hegel », celui qui avait le plus de moyens, le seul qui fût réellement capable de briser la muraille de l'hégélianisme, le seul qui eût le pouvoir de conjurer le maléfice hégélien, de forcer peut-être le destin et de clamer, en tout cas, que le messie philosophique n'est pas arrivé et que l'Histoire continue, c'est évidemment Sartre. C'est la grande beauté de *L'Être et le Néant*. C'est ce qui rend ce livre à la fois magni-



Jean-Paul Sartre  
vers 1950.

fique et pathétique. C'est aussi ce qui le rend si important. Ce n'est pas rien, n'est-ce pas, d'avoir été le dernier philosophe de taille à se mesurer à Hegel ! Le problème, évidemment, c'est que Sartre échoue. Il tente le coup, et il échoue. Et c'est alors qu'il écrit son autre grand livre de philosophie, aussi triste que *L'Être et le Néant* était allègre, aussi mélancolique que l'autre était emporté, euphorique : *La Critique de la raison dialectique*. Toute l'aventure philosophique sartrienne tient entre ces deux livres. Le premier où il se mesure à Hegel ; le second, où il consent à son propre échec. Le premier où il prétend mettre fin au discours de la fin ; le second où, terriblement sombre, las, il le ratifie aussi...

– **Dans votre livre, un personnage est curieusement presque absent : Marx.**

– C'est exprès. Ou plutôt je m'en suis aperçu au fil de l'écriture du livre, et cela ne m'a pas le moins du monde gêné. Car le fond de l'affaire c'est que la question Marx n'a jamais été si importante que cela pour Sartre. Hegel, bien sûr. Mais Marx... Est-ce qu'on est sûr que Sartre ait réellement lu Marx ? Est-ce que ce qu'il appelle marxisme n'est pas un autre nom pour l'hégélianisme ? Prenez d'ailleurs la formule « le marxisme, philosophie indépassable de notre temps ». C'est une formule hégélienne. C'est une formule qui n'a de sens que dans une vision hégélienne de l'Histoire. Et puis, surtout, c'est une formule dont je montre qu'elle signifie en réalité : l'hé-

gélianisme est la philosophie indépassable de notre temps. Sartre le dit d'ailleurs, en propres termes, dans un fragment des *Cahiers pour une morale* où il explique, en gros, que le marxisme est une « dégénérescence » de l'hégélianisme. C'est un fait. C'est la pensée profonde de Sartre. Mais n'est-ce pas aussi, par-delà le cas de Sartre, la vérité des choses ? Est-ce que Sartre ne nous dit pas clairement ce que nous sentons tous confusément : à savoir que les philosophies majeures de l'époque qui s'achève sont les philosophies de Hegel et Heidegger, pas de Marx.

– **On a l'impression que, pour Sartre, Marx c'est le sous-produit de Hegel.**

– C'est ce que je dis. Et j'ai, d'ailleurs, la conviction que c'est la vraie raison pour laquelle Althusser avait fait de Sartre sa bête noire. Sartre, il le savait, a vendu la mèche. Il a dit ce qui ne devait absolument pas se dire, à savoir que le marxisme n'a jamais été et ne sera jamais qu'une sous-région de l'immense continent Hegel. Il fallait rétablir Marx dans sa majesté. Il fallait lui rendre toute sa place dans l'époque. Et, pour cela, il était impératif de démolir ce petit homme qui avait eu le culot de dire le roi est nu. C'est le thème de la « Réponse à John Lewis ». C'est la raison secrète, mais décisive, de la rage antisartrienne d'Althusser. Quant à moi, quant aux intellectuels de ma génération, c'est peut-être aussi, allez savoir ! l'une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas lu Sartre plus tôt : on ne pouvait pas être althusserien et prendre Sartre au sérieux.

– **C'est pourquoi, dans Le Siècle de Sartre, il est peu question du communisme. Alors qu'on a sans cesse réduit Sartre à trois ans de sa vie, ses trois ans de « compagnon de route ».**

– Evidemment. Ça a raison quand il dit que la politique énervait Sartre. Sartre c'est d'abord un artiste, un immense écrivain, un entrepreneur d'idées. Un être d'une générosité extrême, prenant des risques fous, par rapport à lui-même, à son image, à l'histoire, par rapport à son entourage, par une prodigalité, une dilapidation de soi à peu près sans exemple. Le compagnonnage de route, ce n'était pas le problème.

– **D'ailleurs, on ne cite presque jamais, une fois dans votre livre, je crois, Le fantôme de Staline, alors qu'on cite sans cesse Les Communistes et la paix. Or la violence antistalinienne du premier, trois ans après l'autre, l'annule complètement. Quant aux maos, ils le rajeunissaient.**

– Je crois qu'il a vécu une sorte de crise d'adolescence à retardement. Les maos, c'était Nizan, Politzer, le Breton qu'il n'avait pas compris, le Malraux qu'il avait raté, tous ces gens qui lui donnaient la jeunesse qu'il n'avait pas eue. C'est la malédiction des enfants trop choyés, qui vivent ensuite dans le sentiment qu'ils n'ont pas été assez rebelles, et qui se shootent à la jeunesse plus tard. Je crois que Sartre s'est octroyé une jeunesse tardive. Chacun d'entre



**« Sartre avait toujours dit son goût de ce qu'il appelait "les penseurs à explosion". Eh bien voilà. Il explose. »**

nous a sans doute son crédit d'adolescence. Certains le dilapident tout de suite, d'autres très tard, d'autres tout au fil de leur vie. Pour Sartre, ce fut tard.

Je mets en parallèle *Les Mots* et le texte sur Nizan, qui date de quelques années avant. Ce que veut dire ce texte c'est : j'ai honte de ne pas avoir été Nizan.

– **Pourtant l'œuvre de Nizan aussi est belle. Aden-Arabie.**

– Peut-être, mais ce qu'il y a de plus beau dans *Aden-Arabie*, c'est la préface... On est très loin, même avec *Antoine Bloyé*, de *La Nausée*, des grands opus sartriens.

– **Dans Le Siècle de Sartre, il est presque uniquement question de philosophes, et de philosophie. Il y a pourtant une exception biographique, Simone de Beauvoir. Et vous avez à son égard, et à l'égard de leur rapport, une grande tendresse.**

– D'abord une grande colère devant ce lieu commun bête, graveleux, antiféministe, ignoble, qui poursuit ce couple depuis toujours, et qui fait de Simone de Beauvoir l'ange noir de Sartre, un personnage ridicule. Cela m'a toujours scandalisé. J'ai toujours eu une immense sympathie pour Beauvoir et j'ai toujours trouvé très cons les gens qui bavaient sur elle. La Grande Sartreuse, Simone de Bavoire, et autres formules du même genre. Entendez-moi bien. L'histoire Sartre-Beauvoir, ce n'est évidemment pas ma conception de l'amour. Mais je trouve cette histoire belle. Ce sont *Les Liaisons dangereuses* version XX<sup>e</sup> siècle. Un couple qui a réussi à vivre dans la vie réelle l'un des plus beaux romans d'amour, cela vaut bien hommage et admiration. A la fois pour contrer la connerie ambiante, à la fois parce que leur histoire est belle, à la fois aussi pour leur entente intellectuelle, la façon dont ils se sont distribués les rôles, mon livre commence, en effet, par un hymne à cette aventure amoureuse si singulière. Là aussi, justice pour Jean-Paul Sartre.

– **D'autant que, il le dit lui-même, le rôle de Simone de Beauvoir dans l'élaboration même de sa pensée philosophique a été capital.**

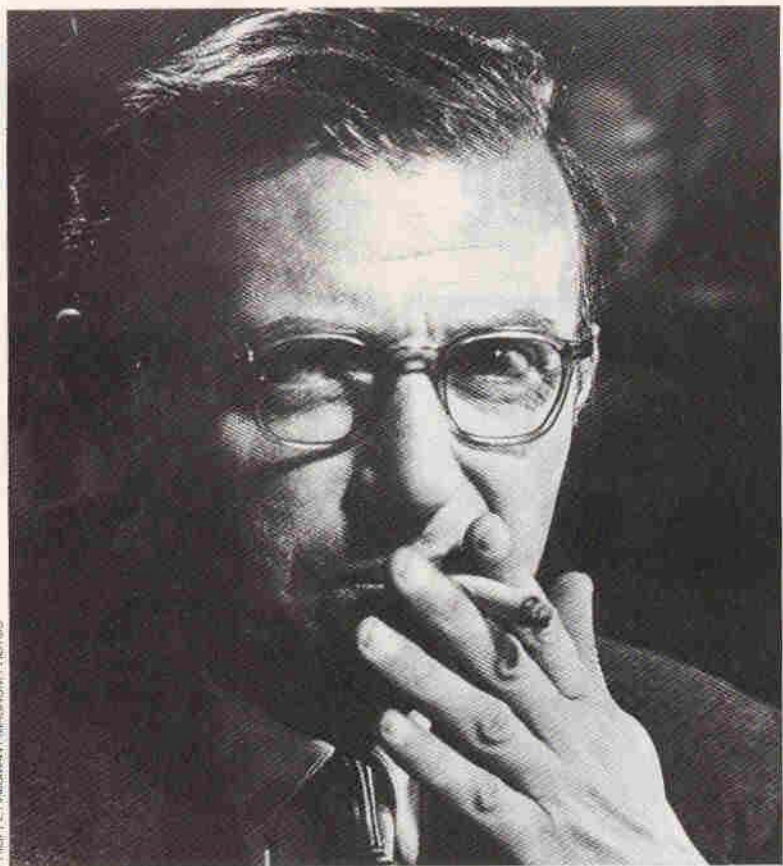
– Il y a même eu une thèse américaine pour prétendre que quelques-unes des grandes intuitions sartriennes venaient d'elle. Tout est possible. Quand on voit comment fonctionne cette espèce d'alambic vivant qu'était Sartre, quand on voit la manière dont il faisait son miel de tout ce qu'il lisait et entendait, on peut imaginer en effet que le Castor ait eu un vrai rôle dans la construction théorique de ses œuvres. En tout cas, leur couple a quand même une autre allure que les autres couples littéraires auxquels on pense toujours : Fitzgerald et Zelda – qui était quasi officiellement chargée de l'empêcher d'écrire ! Aragon et Elsa, ce couple si étrange, cette cathédrale de mensonge et de puritanisme. En face, le couple Beauvoir-Sartre dégage une liberté, une vérité, une grâce extrêmes.

– **Tout au long du livre, Sartre fonctionne par ruptures. La rupture avec le premier Sartre, individualiste, ennemi de la société, qui se produit dans l'œuvre bien après 1945 mais qui est en germe dès l'expérience du stalag, puis la rupture d'avec le Sartre communiste, et puis ce troisième Sartre, si l'on peut dire, que vous décrivez, et qui en étonne plus d'un, sinon le fait hurler : Sartre découvrant le judaïsme, grâce ou à cause de Benny Lévy, où les liens entre l'histoire et l'individu sont rétablis, et où, du même coup, les problèmes hégéliens et heideggeriens sont liquidés.**

– Au moment où Lacan dissout son Ecole, à la tristesse et à la stupéfaction générales, quinze ans après que Mao a dissous son parti, pour le plus grand malheur de son pays, Sartre fait le même genre de geste et fout par terre toute sa philosophie, dans un acte de liberté dont on peut se désoler (encore que les livres sont toujours là, on peut les lire, nul n'a jamais demandé qu'on les brûle). Ce geste d'un vieil homme qui décide de casser la baraque, de tout recommencer, de redevenir jeune en esprit, de repartir à zéro, est magnifique. Il est aussi beau que le geste lacanien, à ceci près – et la différence est énorme – que chez Lacan le geste n'a été suivi de rien, alors que, pour Sartre, commence ici une autre aventure intellectuelle, le fameux *Pouvoir et Liberté*. Un texte inachevé, un prolégomène à autre chose, une autre pensée, mais qui est tout de même une libération de soi, une explosion.

– **Sartre qui, avec les maos, a écrit des textes très violents, insupportables parfois, la phrase sur le colonisé et le colonisateur dans la Préface à Fanon, ou telles phrases sur la justice populaire au moment de l'affaire de Bruay-en-Artois, le livre avec Philippe Gavi et déjà Pierre Victor, On a toujours raison de se révolter, qui va loin dans l'aliénation de la Terre, et puis brusquement ce texte-là, Pouvoir et Liberté, dans lequel beaucoup ont vu une aliénation encore pire.**

– Je crois au contraire que c'est une libération. Un moment de lucidité formidable, de maturité. La grande tristesse de ce texte c'est que Sartre meurt juste après, alors que c'est un jeune Sartre qui recommence. On a parlé d'aliénation, et même de sénilité, parce qu'évidemment l'auteur de *L'Être et le Néant*, de la *Critique de la raison dialectique*, venant dire : le peuple métaphysique par excellence c'est le peuple juif (formule de tonalité bizarrement heideggerienne : Heidegger ne disait-il pas du peuple allemand qu'il était, aussi le peuple métaphysique par excellence ?), un Sartre qui dit que c'est l'existence du peuple juif, sa survie à travers les âges qui lui fait comprendre que le culte de l'histoire est une infamie et que Hegel s'est finalement trompé, un Sartre qui dit qu'il retrouve le sens de la réciprocité, mais une



Photographié en 1951 à son domicile.

réciprocité qui n'a rien à voir avec le groupe en fusion ou la chaleur de la meute et un Sartre qui dit surtout qu'il trouve ce goût de la réciprocité dans les rapports très curieux qui unissent le Dieu juif et son peuple. Tout cela, évidemment, surprend. C'est le moins.

– **On peut se poser la question. Lui qui a toujours parlé de la longue, cruelle entreprise de l'athéisme, on se demande si là il ne finit pas par croire en Dieu.**

– Je ne crois pas. Il va jusqu'au bout de la logique athée, au contraire. Faire l'inventaire du testament de Dieu, de ce qu'il a laissé, dire que Dieu est mort, mais qu'il n'est pas mort intestat, c'est encore et toujours « la longue et cruelle entreprise de l'athéisme ». Le problème, dans cette affaire, c'est qu'on a sous-estimé l'acte de liberté, de refondation, que représente ce texte. Le personnage même de Benny Lévy n'était pas fait pour arranger les choses, sans doute. Et pourtant ! Prenez ne serait-ce que l'effet, dans le texte sartrien, de la Pensée Levinas. Je ne crois pas que Sartre l'ait connu. Mais Benny Lévy lui en parlait lors de leurs longues après-midi de lecture à haute voix. Il lui lisait *Difficile liberté*. Il faisait la navette entre la rue d'Auteuil et le boulevard Edgar-Quinet. Et tout se passe comme s'il lui avait injecté des concepts levinassiens...

– **Il y a peut-être aussi un autre élément, la**

**haine que Sartre porte à l'idée de possession. Or les juifs ne sont pas des possédants, sinon d'un livre ; c'est un peuple perpétuellement dépossédé.**

– Quand Sartre dit bourgeois, il vise deux catégories : les possédants, les enracinés d'une part, et de l'autre ceux qui se croient nécessaires, justifiés dans leur être. Or le juif n'est pas légitime. Enfin sa légitimité est précaire, toujours remise en cause par la persécution. Et le juif est cosmopolite, non ancré dans un terroir, un territoire. D'où cette solidarité sourde mais constante, jamais démentie depuis les *Réflexions sur la question juive*. Qui a toujours été pour moi, je l'ai lu très tôt, un très grand texte. Il ne faut pas se lasser de saluer l'audace, la force, des *Réflexions sur la question juive*.

– **Pour presque tous les sartriens, Pouvoir et liberté a été perçu comme un « détournement de vieillard ».**

– Evidemment. Mais il faut les comprendre. J'essaie, d'ailleurs, de les comprendre dans l'épilogue du livre. Ces gens avaient passé leur vie dans l'ombre du grand Sartre. Ils la lui avaient donnée cette vie. Ils avaient fait de sa philosophie de la liberté leur viatique personnel. Comment voulez-vous qu'ils ne soient pas sidérés, brisés, quand le maître vient leur dire : « Tout cela n'avait pas de sens, je me suis trompé, je vous ai trompés, ne m'en veuillez pas, nous étions tous dans l'égarément et dans la nuit ! » ? Les plus solides ont surmonté le choc. Certains, comme Lanzmann, ont poursuivi leur aventure personnelle et ont peut-être trouvé là – allez savoir ! – la ressource de leur propre rupture et de leur propre liberté (ce n'est d'ailleurs pas un hasard si c'est lui, Lanzmann, et le Lanzmann de *Shoah*, qui a succédé à Sartre à la direction des *Temps modernes*). Mais enfin le choc n'en est pas moins là. Il est sans précédent. Le geste lui-même est d'une radicalité, d'une beauté sans exemple. On ferait mieux, au lieu de dire des sottises sur le gâtisme du vieux Sartre, ou sur l'obscur manipulation opérée par l'horrible Benny Lévy, de prendre la mesure de ce geste inouï et des risques qu'il impliquait pour son auteur. Sartre avait toujours été hostile aux rentiers de la culture. Il avait toujours dit son goût de ce qu'il appelait les « penseurs à explosion ». Eh bien voilà. Il explose. Pour la dernière fois, il rompt, il interrompt. Le drame c'est, évidemment, que la mort arrive presque aussitôt et que cette interruption est quasiment sans lendemain. Sartre est au bord d'une dernière saison. Il est en train d'enjamber tous les égarements des années 50 et 60 et de renouer avec le meilleur de sa jeunesse – et voilà, la mort est là, elle le frappe en pleine nouvelle jeunesse, à 75 ans mais en pleine jeunesse quand même. Je ne connais rien de plus triste. C'est le moment le plus sombre, le seul vrai échec de cette aventure menée tambour battant. Gloire et faillite de Jean-Paul Sartre. □